

PRIYAMVADA N. PURUSHOTHAM

Journal
d'une accoucheuse

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Éric Auzoux

ACTES SUD

*Pour ma grand-mère,
Rukmani.*

On ne naît pas femme : on le devient.

SIMONE DE BEAUVOIR

*UNE POUR DE LA PEINE,
DEUX POUR DE LA JOIE**

* Début d'une vieille comptine britannique qui trouve son origine dans la superstition liée à la pie. En rencontrer une prédit la peine ; deux, la joie ; etc. Jusqu'à sept. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

Alors que l'univers est né d'un big bang, lorsqu'une infiniment petite concentration de quelque chose a explosé, créant la matière, l'espace et le temps en une fraction de seconde, mon entrée dans ce monde s'est faite après vingt-quatre heures d'un travail ardu.

C'est ce que raconte maman.

“Tu n'as même pas crié, tu as gémi. On a dû te tenir par les pieds et te donner une fessée.”

Je suis née pendant les sixties. Les *Flower Children* trippaient avec un morceau de sucre à l'autre bout du monde, des fleurs de cellophane vertes et jaunes trônaient sur la tête de John Lennon, Andy Warhol organisait son *Exploding Plastic Inevitable* et Jim Morrison se lamentait sur la mort de sa bite, quand maman m'a donné naissance, par un après-midi poisseux de juillet, à Madras.

“Il y avait une coupure de courant, dit maman. Il en fallut du sang et de la sueur pour que je t'expulse de mon ventre, mais lorsque j'ai vu ton visage la douleur est partie.”

La douleur est partie et je suis arrivée.

Mon grand-père était ophtalmologue. Il est venu voir son treizième petit-enfant avec un ophtalmoscope pour vérifier la qualité de sa rétine en

développement. Si j'avais pu lire, il m'aurait mise face à une charte de Snellen et m'aurait demandé de lire l'alphabet à travers les barreaux de mon berceau. À l'intention de la mère anémique du nouveau-né, il avait apporté un antidote enveloppé dans un journal, pour épaissir son sang et donner de la couleur à ses joues : deux bouteilles de vin rouge rubis.

Maman détestait le vin. Mon oncle le siffla sans se faire prier ; le lendemain, mon grand-père, la félicitant d'une caresse dans le dos, lui rapporta une autre bouteille. Ce manège se poursuivit quelques semaines durant dans la maison de mon grand-père. Tout le monde était ravi de ma naissance : grand-père, mon oncle, maman. Mais ce fut ma grand-mère qui pleura lors de notre départ.

Papa passa nous prendre dans sa Herald décapotable. Pendant que ma sœur bondissait à l'arrière comme un bébé kangourou, papa mettait nos valises bondées dans le coffre, puis nous avons démarré, ma sœur agitant les bras vers des grands-parents en larmes, un oncle et une tante joyeux et des petits-cousins qui couraient derrière la voiture comme s'il s'agissait d'une balle de cricket géante. Nous quitions la maison de Royapettah de mon grand-père pour celle de Mylapore, distante d'un kilomètre et demi.

Mylapore sent l'encens, le jasmin et la pisse desséchée. En passant devant le parc Nageshwararao, il faut retenir son souffle pendant une bonne minute avant de le relâcher une fois en face de l'usine Amrutanjan, où les vapeurs de camphre et d'eucalyptus succèdent aux vapeurs d'urine. L'espace de quelques instants, vous croyez aux promesses qui figurent sur le flacon jaune vif : *Pour le soulagement immédiat d'entorses, lumbagos, toux, froid, mal de tête et autres afflictions.*

Enfant, j'étais tout le temps malade. J'avais la grippe tous les mois et passais la nuit debout à tousser. Un jour, en prenant un rickshaw à pédales avec maman pour aller voir le pédiatre, près du bassin, nous avons longé Kapali Thotam, le bidonville où habitent les domestiques du quartier de Mylapore. Soudain, maman s'est animée et a pointé du doigt les belles femmes à la peau sombre qui parcouraient la rue. Leurs visages étaient couverts de curcuma, leurs saris de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leurs bracelets tintaient au rythme d'un résident de bidonville. Maman m'a dit : "Regarde comme elles sont en bonne santé. Elles n'ont pas d'argent, mais regarde comme elles sont en bonne santé, et heureuses!"

J'ai toussé comme un chat asthmatique et approuvé de ma menue tête.

Enfant heureuse et de santé fragile, j'ai passé mon temps chez le médecin. Pendant que ma sœur jouait à la marelle dans la rue avec les enfants du voisinage, je restais assise près de la fenêtre, agrippant les barreaux entrelacés, le regard rivé sur ces cases capitales.

Mes seules sorties étaient en compagnie de ma grand-mère, lorsqu'elle m'emmenait voir une pièce de théâtre à Music Academy. Assise dans l'obscurité et l'air conditionné de la salle, le châle de soie de ma grand-mère nous couvrant toutes deux, grignotant des cacahuètes pimentées qu'elle glissait dans ma bouche, j'oubliais ma pénible petite vie, mes membres squelettiques et mes bronches encombrées. Je tombai amoureuse des gens de la scène. Quand quelqu'un changeait de costume, je le savais. Quand un acteur jouait plusieurs rôles, je le savais aussi. Et surtout, je savais ce qu'il en était de la petite maison avec le sofa et l'escalier qui menait à une chambre au fond.

Je savais qu'il n'y avait pas de chambre. Ce n'était qu'une illusion.

Un matin pâle et sans saveur, quelques semaines avant que je ne commence à aller à l'école, maman décida de modifier mon nom de Malini en Mrinalini. Par curiosité, elle s'était plongée dans un dictionnaire sanskrit trouvé dans la vieille malle métallique sur laquelle elle posait des photos encadrées sur un napperon en crochet. “*Aiyyo!* s'écria-t-elle, nous faisant tous sursauter autour de la table de la salle à manger. Vous saviez que Malini veut dire « jardinier » ?”

J'étais discrètement en train de me moucher dans la nappe à carreaux. Ma sœur Maya récitait ses tables de multiplication. Papa lisait le journal tout en trempant avec agilité son *idli* dans son *sambar** et en l'introduisant dans sa bouche avant qu'il ne se rompe en deux.

Quand maman était enceinte de ma sœur aînée, papa, qui était tombé sur une version abrégée des *Upanishad*, en était venu à croire que le monde réel n'était qu'une illusion de l'esprit de l'observateur. Quand ma sœur est née, il perçut sa forme menue à travers le regard neuf et éclairé qui était le sien et l'appela donc Maya**. Quand maman fut enceinte de moi, mon père était fan de cricket. Si nous avons un fils, avait-il dit à maman, j'ai une dizaine de prénoms tout prêts. Mais lorsque, sans le moindre bruit, j'ai fait mon entrée dans ce monde, maman m'a regardée, épuisée et déconcertée, et a pris une décision sur

* Ces galettes de lentilles et de riz cuites à la vapeur et souvent trempées dans une sauce de légumes, le *sambar*, sont un aliment de base de la cuisine tamoule.

** Maya signifie “illusion”.

l'instant. "Malini, a-t-elle dit à papa en reprenant son souffle entre les syllabes, rime avec Kamini." Ainsi donc, mon prénom a été choisi pour sa rime avec celui de ma mère. "Jardinier! Je ne vais pas laisser des gens appeler ma fille jardinier! s'exclama maman. À partir d'aujourd'hui, elle s'appellera Mrinalini, c'est-à-dire bouquet de lotus."

Papa leva brièvement les yeux de son journal et approuva de la tête. Cinq fois un cinq, cinq fois deux dix, cinq fois trois quinze, récitait Maya à un rythme endiablé. Profitant de l'inattention générale, je mis mon pouce dans ma bouche et le suçai.

La décision de changer mon prénom fut donc prise un beau matin sur fond de dictionnaire sanskrit et d'*idli* pas assez cuits. Comme à la maison on m'appelait Malu, j'avais déjà oublié mon nouveau prénom le premier jour d'école. Quand la maîtresse me le demanda, je lui répondis que c'était Malini. Elle consulta son registre et me regarda, perplexe. Je corrigai et proposai Mahalini. Elle passa sa liste au peigne fin. "Non, je veux dire, Sonalini." Ensuite, j'ai à peu près tout essayé de Shalini à Badrakalini, et soudain, tous les enfants qui, un instant auparavant, pleuraient leur mère se transformèrent en bouddhas rieurs, roulant sur leur ventre de porcelaine. Je me suis mise à rire aussi. L'institutrice m'a mise à la porte.

"*Twinkle, twinkle, little star, How I wonder what you are, up above the world so high, like a diamond in the sky*", chantèrent faux vingt-cinq petites de trois ans tandis que du couloir je les observais. Vingt-cinq paires d'yeux ébahis fixés sur moi, qui me firent penser que la *star* de la chanson, c'était moi.

Quelques années passèrent, et je me trouvai de nouveau dans le couloir, pour avoir fait un croquis de

la déesse Saraswati nue sur mon cahier de sciences. Je garde un bon souvenir du couloir, cette fois-là. Nous étions en 1977. L'état d'urgence décrété par Indira Gandhi avait pris fin. Les cinémas du monde entier projetaient *Star Wars*. Orlando Bloom était né, Charlie Chaplin était mort. Le groupe Josie and the Pussycats avait sept ans ; j'en avais onze.

Je me rappelle encore mes onze ans. Je me suis transformée en papillon. Le matin, j'étais encore un mille-pattes mal fini me traînant sur mes petites pattes ; le soir, j'étais un papillon tropical aux ailes mauves et aux nervures écarlates. Le soleil ressemblait à une mandarine et c'était le plus beau jour de ma vie. J'eus mes règles, ce jour-là.

J'avais toujours pensé que le jour où j'aurais mes règles, je deviendrais une fille à part entière, comme Maya et toutes les belles filles du lycée qui étaient assez grandes pour jouer des rôles de vraies femmes dans les pièces qui se donnaient à l'école. Maman était aux petits soins avec Maya ces jours-là. Elle déplaçait son uniforme et préparait son cartable, y glissant discrètement des serviettes, tandis que je jetais mes livres dans le mien et me précipitais vers le porche. Ce n'était que lorsque je sortais à reculons du portique avec ma bicyclette que ma mère me prêtait attention.

“Va doucement ! criait-elle en me poursuivant. Ce n'est pas grave si tu es en retard.”

J'étais déjà au milieu de la rue, pédalant de toutes mes forces, une coulée de larmes sur le visage.

Mais maintenant je les avais à mon tour ! Tandis que le sang jaillissait et que les crampes envahissaient mon ventre, le soleil de Madras passait de l'orange vif au rouge profond, et j'ai pensé que le soleil saignait, lui aussi.

“Regarde le ciel”, ai-je dit à Maya, et je lui ai pris la main.

Sur le balcon, nos têtes au-dessus de la rambarde, nos cœurs au-dessus de mille fleurs, nous observions le ciel rouge sang. Je ressentis soudain un lien avec le ciel et les étoiles, imperceptible à la lumière du jour. Avec Maya aussi et toutes les filles de par le monde. Maya m’ayant fait remarquer que j’avais maintenant le pouvoir de créer une nouvelle vie, je me suis un peu prise pour Dieu. Mais surtout, je me suis sentie soulagée, car lorsque j’en aurais envie je pourrais sécher la classe de gym. Il suffirait que je dise à la maîtresse que c’était “le moment du mois” pour qu’elle me fasse un sourire et m’accueille dans le club secret réservé aux filles.

À la maison, maman encercla la date de mes premières règles sur un calendrier rempli de dieux. Souligné par son aura au marqueur, au côté des dates de ma mère et de ma sœur, il saillait ce numéro 5 répondant au regard de Shiva. Maman fit cela tous les mois, comme un astronome traçant la carte de la Voie lactée, en m’enjoignant de me souvenir de la date.

“Pourquoi? ai-je demandé.

— Un jour, tu comprendras pourquoi.”

Bientôt, maman acheta un calendrier pour l’année à venir, il contenait des photos de fleurs de jardin. Tandis que les blanches marguerites laissaient la place aux pensées bleues, mon corps d’enfant laissa la place à un corps de femme. Je n’étais plus malade dorénavant. La puberté s’était emparée de mon corps et l’avait métamorphosé, transformant chaque cellule en une éclosion d’élément vital ; avec l’élévation du niveau d’œstrogènes, mon vagin devint plus épais et d’un rose plus pâle, et mes hanches s’élargirent en

même temps que mon esprit. Pendant ce temps, l'expansion de l'univers se poursuivait à un rythme lent, les galaxies s'éloignant les unes des autres comme des taches rouges sur un ballon bleu péniblement gonflé.

J'avais seize ans. Je mesurais un mètre soixante, 90 C de tour de poitrine. Je faisais enfin partie du groupe de théâtre de l'école, dirigé par un metteur en scène professionnel de Madras. La pièce était *La Ménagerie de verre*. J'étais régisseuse. J'avais la charge des costumes de tous les personnages et de l'éclairage ; je soufflais leurs répliques aux acteurs et devais trouver les musiques. Le soir de la générale, comme la fille qui jouait Laura avait de la fièvre, le metteur en scène m'a demandé de la remplacer. J'ai enfilé sa tenue et suis montée sur scène.

Ce qui s'est passé pendant les quatre-vingt-dix minutes suivantes est brumeux. Je me vois assise dans un cercle de lumière au milieu d'une obscurité totale, regardant une licorne de verre et me sentant complètement seule. Après la générale, alors que j'étais assise et me démaquillais devant le miroir, le metteur en scène est venu me voir et m'a dit : "Quand tu fixais la licorne, tu arrivais à faire partager ta solitude au public. Tu vivais ton rôle, Mrinal. Personne n'a joué Laura comme ça avant, et ça restera vrai dans l'avenir."

Mes yeux s'emplirent de larmes qui, se mélangeant à l'eye-liner, coulèrent en grosses gouttes grises le long de mes joues.

Le lendemain matin, je fis irruption dans la cuisine en disant à ma mère que je voulais devenir actrice. Elle cessa d'éplucher les haricots.

"Voyons comment tu joues le rôle de la ménagère!" dit-elle en me tendant le couteau. Je n'en veux pas à maman. Je lui en ai fait voir. Le nombre de fois où

j'ai pu entrer dans la cuisine en faisant des annonces de ce genre...

Je suis allée à la bibliothèque du centre culturel américain et y ai lu toute l'œuvre de Tennessee Williams. J'ai rêvassé au laboratoire de l'école, plongée dans la poésie au lieu de la chimie. Mais lorsqu'est venue l'heure de bachoter pour les examens du milieu de l'année, on aurait dit que mon cerveau était scindé – une moitié ne jurait que par la littérature, l'autre par la science.

Quelques mois se sont écoulés puis j'ai disséqué ma première grenouille en classe de sciences naturelles. Je l'ai mise sur le dos, ai épinglé ses pattes, découpant fébrilement ses muscles pour ouvrir son corps. J'ai identifié son cœur, ses poumons, son œsophage, son estomac, son intestin, sa rate, sa vésicule biliaire, son foie, et lorsque j'ai vu ses ovaires flotter dans l'eau telles des ailes, je me suis sentie comme Frankenstein le jour où il a décidé d'étudier la philosophie naturelle. Je vais être médecin, me suis-je dit avec une ferme conviction – un médecin qui mettra les enfants au monde.

J'ai voulu en parler à ma grand-mère, car elle avait donné naissance à plus d'enfants que quiconque de ma connaissance. Après l'école, j'ai pédalé jusqu'à sa maison de Royapettah, contre le fort vent de mousson du nord-est. Petit point sur le ballon en expansion, je dérivais, m'éloignant des autres points, des maisons et des rickshaws, des parcs et des balançoires, et des gens.

Je me suis assise avec ma grand-mère sur le banc d'amoureux délabré, à l'abri du manguier. Son visage avait l'aspect du parchemin et ses cheveux étaient blancs et doux. Elle me regarda d'un œil. L'autre lui